

Aggiornamento

8 février 2016

L'Eglise et la question sociale

Au service de l'homme

« Etre dans le monde sans être du monde » : telle est la vocation et la mission de l'Eglise, Peuple de Dieu, qui essaie de se conformer au Dieu Trinité, révélé par Jésus le Christ, de qui elle tire son origine et sa raison d'être. Au nom de cette « filiation », elle est porteuse d'une vision de l'homme qu'elle affiche et qu'elle confronte avec les courants de pensées et les mouvements politiques et sociaux qui jalonnent l'histoire des sociétés humaines.

Au-delà de ses errances, elle porte un souci de l'humain, « de tout homme et de tout l'homme¹ ». Lors de la conclusion de l'événement majeur qui a caractérisé la vie de l'Eglise au XXème siècle, le concile Vatican II, le pape Paul VI l'a réaffirmé avec vigueur :

« Nous voulons plutôt souligner que la règle de notre Concile a été avant tout la charité. Et qui pourrait accuser le Concile de manquer d'esprit religieux et de fidélité à l'Evangile pour avoir choisi cette orientation de base, si l'on se rappelle que c'est le Christ lui-même qui nous a appris à regarder l'amour pour nos frères comme le signe distinctif de ses disciples (cf. Jean, 13, 35), et si on laisse résonner dans son cœur les paroles de l'apôtre: "La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste en ceci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs épreuves, se garder de toute souillure du monde. (Jacques 1, 27) ou encore celle-ci: « Qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »(1 Jean, 4, 20).

L'Église du Concile, il est vrai, ne s'est pas contentée de réfléchir sur sa propre nature et sur les rapports qui l'unissent à Dieu : elle s'est aussi beaucoup occupée de l'homme, de l'homme tel qu'en réalité il se présente à notre époque : l'homme vivant, l'homme tout entier occupé de soi, l'homme qui se fait non seulement le centre de tout ce qui l'intéresse, mais qui ose se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité. Tout l'homme phénoménal, comme on dit de nos jours, c'est-à-dire avec le revêtement de ses innombrables apparences, s'est comme dressé devant l'Assemblée des Pères conciliaires, des hommes, eux aussi, tous pasteurs et frères, attentifs donc et aimants : l'homme tragique victime de ses propres drames, l'homme qui, hier et aujourd'hui, cherche à se mettre au-dessus des autres, et qui, à cause de cela, est toujours fragile et faux, égoïste et féroce; puis l'homme insatisfait de soi, qui rit et qui pleure.; l'homme versatile, prêt à jouer n'importe quel rôle, et l'homme raide. qui ne croit qu'à la seule réalité scientifique; l'homme tel qu'il est, qui pense, qui aime, qui travaille, qui attend toujours quelque chose, «l'enfant qui grandit» (Gen., 49, 22), et l'homme qu'on doit considérer avec une certaine vénération à cause de l'innocence de son enfance, le mystère de sa pauvreté et sa douleur

¹ Le développement ne se réduit pas à la simple croissance économique. Pour être authentique, il doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme. Comme l'a fort justement souligné un éminent expert: "Nous n'acceptons pas de séparer l'économique de l'humain, le développement des civilisations où il s'inscrit. Ce qui compte pour nous, c'est l'homme, chaque homme, chaque groupement d'hommes, jusqu'à l'humanité tout entière" (15), Paul VI, Encyclique *Populorum Progressio* n. 14, 1967.

pitoyable ; l'homme individualiste et l'homme social ; l'homme, « qui loue le temps passé » et l'homme qui rêve à l'avenir ; l'homme pécheur et l'homme saint.; et ainsi de suite. L'humanisme laïque et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a, en un certain sens, défié le Concile.

La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu.

Qu'est-il arrivé ? Un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver ; mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du bon Samaritain a été le modèle et la règle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes pour les hommes l'a envahi tout entier. La découverte et l'étude des besoins humains (et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre se fait plus grand), a absorbé l'attention de notre Synode.

Reconnaissez-lui au moins ce mérite, vous, humanistes modernes, qui renoncez à la transcendance des choses suprêmes, et sachez reconnaître notre nouvel humanisme : nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme.

Et dans l'humanité, qu'a donc considéré cet auguste sénat, qui s'est mis à l'étudier sous la lumière de la divinité ? Il a considéré une fois encore l'éternel double visage de l'homme : sa misère et sa grandeur, son mal profond, indéniable, de soi inguérissable, et ce qu'il garde de bien, toujours marqué de beauté cachée et de souveraineté invincible. Mais il faut reconnaître que ce Concile, dans le jugement qu'il a porté sur l'homme, s'est arrêté bien plus à cet aspect heureux de l'homme qu'à son aspect malheureux. Son attitude a été nettement et volontairement optimiste.

Un courant d'affection et d'admiration a débordé du Concile sur le monde humain moderne. Des erreurs ont été dénoncées. Oui, parce que c'est l'exigence de la charité comme de la vérité mais, à l'adresse des personnes, il n'y eut que rappel, respect et amour. Au lieu de diagnostics déprimants, des remèdes encourageants ; au lieu de présages funestes, des messages de confiance sont partis du Concile vers le monde contemporain : ses valeurs ont été non seulement respectées, mais honorées ; ses efforts soutenus, ses aspirations purifiées et bénies.

Voyez, par exemple : les langues innombrables parlées par les peuples d'aujourd'hui ont été admises à exprimer liturgiquement la parole des hommes à Dieu et la parole de Dieu aux hommes ; à l'homme comme tel, on a reconnu la vocation fondamentale à une plénitude de droits et à une transcendance de destin ; ses aspirations à l'existence, à la dignité de la personne, à la liberté honnête, à la culture, au renouvellement de l'ordre social, à la justice, à la paix, ont été rendues à leur pureté et encouragées ; et à tous les hommes a été adressée l'invitation pastorale et missionnaire à la lumière évangélique. C'est trop brièvement que Nous parlons maintenant des multiples et très vastes questions concernant le bien-être humain, dont le Concile s'est occupé ; et il n'a pas entendu résoudre tous les problèmes urgents de la vie moderne ; certains d'entre eux ont été réservés à une étude ultérieure que l'Eglise se propose de faire, beaucoup ont été tentés en termes très brefs et généraux, susceptibles par conséquent d'approfondissements ultérieurs et d'applications diverses.

Mais il est bon de noter ici une chose : le magistère de l'Eglise, bien qu'il n'ait pas voulu se prononcer sous forme de sentences dogmatiques extraordinaires, a étendu son enseignement autorisé à une quantité de questions qui engagent aujourd'hui la conscience et l'activité de l'homme ; il en est venu, pour ainsi dire, à dialoguer avec lui; et tout en conservant toujours l'autorité et la force qui lui sont propres, il a pris la voix familière et amie de la charité pastorale, il a désiré se faire écouter et comprendre de tous les hommes; il ne s'est pas seulement adressé

à l'intelligence spéculative, mais il a cherché à s'exprimer aussi dans le style de la conversation ordinaire. En faisant appel à l'expérience vécue, en utilisant les ressources du sentiment et du cœur, en donnant à la parole plus d'attrait, de vivacité et de force persuasive, il a parlé à l'homme d'aujourd'hui, tel qu'il est.

Il est encore un autre point que Nous devrions relever : toute cette richesse doctrinale ne vise qu'à une chose : servir l'homme. Il s'agit, bien entendu, de tout homme, quels que soient sa condition, sa misère et ses besoins. L'Église s'est pour ainsi dire proclamée la servante de l'humanité juste au moment où son magistère ecclésiastique et son gouvernement pastoral ont, en raison de la solennité du Concile, revêtu une plus grande splendeur et une plus grande force: l'idée de service a occupé une place centrale dans le Concile.

Tout cela, et tout ce que Nous pourrions encore dire sur la valeur humaine du Concile, a-t-il peut-être fait dévier la pensée de l'Église en Concile vers les positions anthropocentriques prises par la culture moderne ?

Non, l'Église n'a pas dévié, mais elle s'est tournée vers l'homme. Et celui qui considère avec attention cet intérêt prépondérant porté par le Concile aux valeurs humaines et temporelles ne peut nier d'une part que le motif de cet intérêt se trouve dans le caractère pastoral que le Concile a voulu et dont il a fait en quelque sorte son programme et, d'autre part, il devra reconnaître que cette préoccupation elle-même n'est jamais dissociée des préoccupations religieuses les plus authentiques, qu'il s'agisse de la charité qui seule suscite ces préoccupations (et là où se trouve la charité là se trouve Dieu), ou du lien - constamment affirmé et mis en valeur par le Concile - existant entre les valeurs humaines et temporelles et les valeurs proprement spirituelles, religieuses et éternelles. L'Église se penche sur l'homme et sur la terre, mais c'est vers le royaume de Dieu que son élan la porte.

La mentalité moderne, habituée à juger toutes choses d'après leur valeur, c'est-à-dire leur utilité, voudra bien admettre que la valeur du Concile est grande au moins pour ce motif : tout y a été orienté à l'utilité de l'homme. Qu'on ne déclare donc jamais inutile une religion comme la religion catholique qui, dans sa forme la plus consciente et la plus efficace, comme est celle du Concile, proclame qu'elle est tout entière au service du bien de l'homme. La religion catholique et la vie humaine réaffirment ainsi leur alliance, leur convergence vers une seule réalité humaine : la religion catholique est pour l'humanité ; en un certain sens, elle est la vie de l'humanité. Elle est la vie, par l'explication que notre religion donne de l'homme ; la seule explication, en fin de compte, exacte et sublime. (L'homme laissé à lui-même n'est-il pas un mystère à ses propres yeux ?)

Elle donne cette explication précisément en vertu de sa science de Dieu : pour connaître l'homme, l'homme vrai, l'homme tout entier, il faut connaître Dieu. Qu'il Nous suffise pour le moment de citer à l'appui de cette affirmation le mot brûlant de sainte Catherine de Sienne: "C'est dans ta nature, ô Dieu éternel, que je connaîtrai ma propre nature." (Or. 24.) La religion catholique est la vie, parce qu'elle décrit la nature et la destinée de l'homme ; elle donne à celui-ci son véritable sens. Elle est la vie, parce qu'elle constitue la loi suprême de la vie et qu'elle infuse à la vie cette énergie mystérieuse qui la rend vraiment divine² ».

² Paul VI, Extrait du discours de clôture du concile Vatican II, 7 décembre 1965

Cette attention à l'homme, au pauvre surtout³, non seulement en tant qu'individu mais aussi en tant que peuple, est au cœur de l'encyclique du pape François « Laudato sii » (2015), que d'aucuns qualifient comme le plus grand texte du magistère après le concile et qu'il serait réducteur de qualifier simplement d'« encyclique écologique »⁴.

C'est à mes collègues que revient l'approfondissement de cette encyclique. Personnellement je me limiterai à esquisser un rapide excursus historique en soulignant comment le souci de l'homme intégral, avec une attention particulière au pauvre, a marqué la réflexion biblique et post-biblique.

Attention à l'homme dans le Premier et Nouveau Testament

Au début de la bible, comme un préambule, l'homme est créé à l'image de Dieu et cette marque, malgré le péché des origines, dictera les relations au sein du peuple avant de s'ouvrir à l'universalité : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18). L'attention s'orientera également envers l'étranger (Dt 10, 19) et, surtout envers la veuve et l'orphelin, prototypes de la catégorie des plus faibles au sein du peuple. A titre d'exemple, je cite ce texte d'Isaïe (Is 1, 10-17) :

« Écoutez la parole de Yahvé, chefs de Sodome, prêtez l'oreille à l'enseignement de notre Dieu, peuple de Gomorrhe!

Que m'importent vos innombrables sacrifices, dit Yahvé. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux; au sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je ne prends pas plaisir.

Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous a demandé de fouler mes parvis ? N'apportez plus d'oblation vaine : c'est pour moi une fumée insupportable! Néoménie, sabbat, assemblée, je ne supporte pas fausseté et solennité.

Vos néoménies, vos réunions, mon âme les hait; elles me sont un fardeau que je suis las de porter.

Quand vous étendez les mains, je détourne les yeux; vous avez beau multiplier les prières, moi je n'écoute pas. Vos mains sont pleines de sang :

lavez-vous, purifiez-vous! Otez de ma vue vos actions perverses! Cessez de faire le mal apprenez à faire le bien! Recherchez le droit, redressez le violent! Faites droit à l'orphelin, plaidez pour la veuve »!

Pour Isaïe, qui parle au nom de Dieu, le culte le plus agréable est celui d'exercer le droit envers la veuve et l'orphelin. Dans la même veine se situent tous les prophètes et surtout Amos, le prophète de la justice sociale.

Par l'incarnation de son Fils, Dieu nous témoigne de sa sollicitude pour les hommes et il demande à ses disciples d'en faire autant. Je cite ici deux textes déjà évoqués dans *Populorum Progressio* :

³ « Je voudrais faire remarquer que souvent on n'a pas une conscience claire des problèmes qui affectent particulièrement les exclus. Ils sont la majeure partie de la planète, des milliers de millions de personnes. Aujourd'hui, ils sont présents dans les débats politiques et économiques internationaux, mais il semble souvent que leurs problèmes se posent comme un appendice, comme une question qui s'ajoute presque par obligation ou de manière marginale, quand on ne les considère pas comme un pur dommage collatéral » (LS 49).

⁴ Pour s'en rendre compte il suffit de lire, par exemple , LS 49 : « les pouvoirs économiques continuent de justifier le système mondial actuel, où priment une spéculation et une recherche du revenu financier qui tendent à ignorer tout contexte, de même que les effets sur la dignité humaine et sur l'environnement. Ainsi, il devient manifeste que la dégradation de l'environnement comme la dégradation humaine et éthique sont intimement liées ».

Jc 1, 27 :

« La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste en ceci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs épreuves, se garder de toute souillure du monde ».

1Jn 4, 20 :

Si quelqu'un dit : " J'aime Dieu " et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas.

Il est un autre texte que je voudrais citer : Mt 25. En effet, ceux qui demandent au Fils de l'homme « quand nous est-il arrivé de te rencontrer ? » (v. 37) ne sont pas des disciples au sens strict du terme puisqu'ils ne l'ont pas reconnu mais ils l'ont rencontré et sont, de ce fait des justes, parce qu'ils se font proches des affamés, des assoiffés, des étrangers...

Le christianisme des premiers temps ne conteste pas radicalement les rapports hiérarchiques existant dans la société de l'époque à la mode des mouvements révolutionnaires mais introduit une nouveauté radicale qu'un verset de Saint Paul synthétise parfaitement : « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus ». C'est la notion et l'expérience foncières de la fraternité qui caractérisera, entre autres, la vie monastique.

Les Pères de l'Église, pétris de culture biblique, vont poursuivre dans le même élan. Je me limite ici à un seul texte de Saint Jean Chrysostome⁵:

*« Veux-tu honorer le Corps du Christ?
Ne commence pas par le mépriser quand il est nu.
Ne l'honore pas ici avec des étoffes de soie,
pour le négliger dehors où il souffre du froid et de la nudité.
Car celui qui a dit : Ceci est mon corps,
est le même qui a dit : Vous m'avez vu affamé et vous ne m'avez pas nourri.
Quelle utilité à ce que la table du Christ soit chargée de coupes d'or, quand lui meurt de faim?
Rassasie d'abord l'affamé et orne ensuite sa table.
Tu fabriques une coupe d'or et tu ne donnes pas une coupe d'eau.
En ornant sa maison, veille à ne pas mépriser ton frère affligé : car ce temple-ci est plus précieux que celui-là...
Qui pratique l'aumône exerce une fonction sacerdotale.
Tu veux voir ton autel?
Cet autel est constitué par les propres membres du Christ.
Et le Corps du Seigneur devient pour toi un autel. Vénère-le.
Il est plus auguste que l'autel de pierre où tu célèbres le saint Sacrifice...
Et toi, tu honores l'autel qui reçoit le Corps du Christ
et tu méprises celui qui est le Corps du Christ.
Cet autel-là, partout il t'est possible de le contempler, dans les rues et sur les places;
et à toute heure tu peux y célébrer ta liturgie ».*

Le rôle des monastères dans la vie de l'Église au Moyen Age

Après l'écroulement de l'empire romain en Occident avec son réseau administratif et l'arrivée en force de nouveaux peuples jusque-là restés aux frontières la situation des populations reste très précaire : insécurité, famines, pauvreté... L'Occident est hiérarchiquement structuré : quelques seigneurs et une immense masse de serfs. La société est structurée par « ordines », c'est-à-dire par « catégories » que

⁵ Jean Chrysostome, *Hom. sur l'Évangile de Matthieu* 50.

l'on ne saurait modifier. Persistent les œuvres de charité prônées par des individus (cf. la figure de Saint Martin qui partage son manteau) et par les monastères qui deviennent des centres de culture (bibliothèque, copie de manuscrits, enseignement), de médecine (hôpitaux et herboristerie), d'accueil des pèlerins (hostellerie), de bonification des terres... Autour de centres se trouvent tous les corps de métiers qui contribuent à la vie des moines et à la richesse de l'institution.

Nous sommes toutefois dans un contexte où la grande majorité de la population vit dans les campagnes : c'est une société marquée par la ruralité.

L'émergence de la question sociale

L'apparition de la machine à vapeur introduit un grand bouleversement dans la production : on passe de l'artisanat à l'industrie (dès le XVIIIème siècle en Angleterre et au XIXème dans le reste de l'Europe). L'exigence de main d'œuvre nombreuse pour faire tourner les manufactures entraîne un vaste mouvement de population des campagnes vers les villes : l'urbanisation.

Aux périphéries des villes industrielles vit une nouvelle classe de pauvres que Marx nommera le prolétariat. Face à cette nouvelle pauvreté, l'Eglise répondra par des initiatives privées dictées par la bonne volonté et la sensibilité de certains nobles et certains patrons d'industrie. On reste toutefois dans le cadre d'initiatives caritatives teintées d'un certain paternalisme.

On voit également émerger des mouvements plus structurés promus par des laïcs. Je ne citerai ici que la figure de **Frédéric Ozanam** (1813 – 1853) que Jean-Paul II a béatifié en 1997.

Frédéric Ozanam naît à Milan en 1813 et, deux ans plus tard, retourne à Lyon avec ses parents, ville dont les Ozanam sont originaires. Il suit des cours de droit à Paris où il rencontre également la misère des banlieues. Dans les cercles d'intellectuels qu'il fréquente assidûment, une critique le marque profondément : « *Le christianisme a fait autrefois des prodiges, mais aujourd'hui, il est mort. Vous vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi et qui peuvent nous la faire respecter et admettre ?* ». De là naît, en 1833, l'idée de fonder, avec quelques amis, une petite société, la *Conférence de la charité* placés sous le patronage de Saint Vincent de Paul : c'est la *Société de Saint Vincent-de-Paul*.

Il côtoie, en effet, des hommes, mais surtout des femmes et des enfants mineurs (garçons et filles), soumis à des travaux pénibles, aux blessures provoquées par des machines non sécurisées, à des horaires inhumains...

Son regard sur la société de son époque est d'une extrême lucidité : « *La question qui agite aujourd'hui le monde autour de nous n'est ni une question de personnes, ni une question de formes politiques, c'est une question sociale. C'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice ; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun au service de tous. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore ; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne rien. Entre ces deux classes d'hommes, une lutte se prépare et elle menace d'être terrible : d'un côté la puissance de l'or, de l'autre la puissance du désespoir⁶* ».

« Ozanam participe au débat de son époque sur la question sociale. Pour lui, dans le sillage de saint Vincent-de-Paul, l'amour des pauvres est d'abord un acte de charité évangélique. L'aumône n'est pas seulement une nécessité économique pour celui qui la reçoit, mais aussi une nécessité spirituelle pour celui qui la donne. Le service des plus démunis ne remplace pas la justice, mais va bien au-delà de la justice puisqu'il permet la réconciliation entre les hommes. Ozanam n'est pas un théoricien, pourtant, dans son discours de droit commercial professé à Lyon en 1840, il élabore la future doctrine sociale de l'Église cinquante ans avant l'encyclique Rerum Novarum.

Le travailleur fait une tâche divine que seul le christianisme a reconnue et qui doit être considérée à sa

⁶ Lettre à Louis Janmot, 13 novembre 1836, n°137.

⁶ Tiré de : <http://www.mavocation.org/vocation/suivre-jesus-christ/saints/106-frederic-ozanam.html>

juste valeur. La **dignité personnelle de l'homme**, reflet de son créateur, oblige à respecter le travailleur. Il réclame donc de l'employeur non seulement un salaire minimum, mais aussi des allocations familiales et une retraite. Ozanam repousse tour à tour la solution du socialisme, qu'il appelle "intervention dictatoriale du gouvernement", et la solution du libéralisme, "liberté absolue, laisser-faire", qui met l'ouvrier à la merci de l'entrepreneur⁷ ».

A cette action sociale il allie une carrière universitaire. De 1841 à sa mort, en 1853, il est titulaire de la chaire de Littératures étrangères à la Sorbonne.

La doctrine sociale de l'Église⁸

Il faudra attendre la publication de l'encyclique *Rerum Novarum* par Léon XIII en 1891 pour que l'Église prenne officiellement position et se penche sur la condition des ouvriers.

⁸ Une définition de la Doctrine sociale de l'Église est donnée dans le Catéchisme de l'Église Catholique aux n° 2419 – 2425. Cf. aussi *Sollicitudo Rei Socialis* (1987) de Jean-Paul II au n. 41

2419 " La révélation chrétienne conduit à une intelligence plus pénétrante des lois de la vie sociale " (GS 23, § 1). L'Église reçoit de l'Évangile la pleine révélation de la vérité de l'homme. Quand elle accomplit sa mission d'annoncer l'Évangile, elle atteste à l'homme, au nom du Christ, sa dignité propre et sa vocation à la communion des personnes ; elle lui enseigne les exigences de la justice et de la paix, conformes à la sagesse divine.

2420 L'Église porte un jugement moral, en matière économique et sociale, " quand les droits fondamentaux de la personne ou le salut des âmes l'exigent " (GS 76, § 5). Dans l'ordre de la moralité elle relève d'une mission distincte de celle des autorités politiques : l'Église se soucie des aspects temporels du bien commun en raison de leur ordination au souverain Bien, notre fin ultime. Elle s'efforce d'inspirer les attitudes justes dans le rapport aux biens terrestres et dans les relations socio-économiques.

2421 La doctrine sociale de l'Église s'est développée au dix-neuvième siècle lors de la rencontre de l'Évangile avec la société industrielle moderne, ses nouvelles structures pour la production de biens de consommation, sa nouvelle conception de la société, de l'Etat et de l'autorité, ses nouvelles formes de travail et de propriété. Le développement de la doctrine de l'Église, en matière économique et sociale, atteste la valeur permanente de l'enseignement de l'Église, en même temps que le sens véritable de sa Tradition toujours vivante et active (cf. CA 3).

2422 L'enseignement social de l'Église comporte un corps de doctrine qui s'articule à mesure que l'Église interprète les événements au cours de l'histoire, à la lumière de l'ensemble de la parole révélée par le Christ Jésus avec l'assistance de l'Esprit Saint (cf. SRS 1 ; 41). Cet enseignement devient d'autant plus acceptable pour les hommes de bonne volonté qu'il inspire davantage la conduite des fidèles.

2423 La doctrine sociale de l'Église propose des principes de réflexion ; elle dégage des critères de jugement ; elle donne des orientations pour l'action :

Tout système suivant lequel les rapports sociaux seraient entièrement déterminés par les facteurs économiques est contraire à la nature de la personne humaine et de ses actes (cf. CA 24).

2424 Une théorie qui fait du profit la règle exclusive et la fin ultime de l'activité économique est moralement inacceptable. L'appétit désordonné de l'argent ne manque pas de produire ses effets pervers. Il est une des causes des nombreux conflits qui perturbent l'ordre social (cf. GS 63, § 3 ; LE 7 ; CA 35).

Un système qui " sacrifie les droits fondamentaux des personnes et des groupes à l'organisation collective de la production " est contraire à la dignité de l'homme (GS 65). Toute pratique qui réduit les personnes à n'être que de purs moyens en vue du profit, asservit l'homme, conduit à l'idolâtrie de l'argent et contribue à répandre l'athéisme. " Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et Mammon " (Mt 6, 24 ; Lc 16, 13).

2425 L'Église a rejeté les idéologies totalitaires et athées associées, dans les temps modernes, au " communisme " ou au " socialisme ". Par ailleurs, elle a récusé dans la pratique du " capitalisme " l'individualisme et le primat absolu de la loi du marché sur le travail humain (cf. CA 10 ; 13 ; 44). La régulation de l'économie par la seule planification centralisée pervertit à la base les liens sociaux ; sa régulation par la seule loi du marché manque à la justice sociale " car il y a de nombreux besoins humains qui ne peuvent être satisfaits par le marché " (CA 34). Il faut préconiser une régulation raisonnable du marché et des initiatives économiques, selon une juste hiérarchie des valeurs et en vue du bien commun.

Quarante après « *Rerum Novarum* », Pie XI publiera l'encyclique « *Quadragesimo Anno* » (1931) qui est une invitation à instaurer l'ordre social. Le même pape publiera, en 1937, deux encycliques à quelques jours de distance. L'une « *Mit brennender Sorge* » condamnant le nazisme et l'autre, « *Divini Redemptoris* », condamnant le communisme athée qui est pire que le mal qu'il veut combattre, le libéralisme.

La question sociale est présente dans des prises de position de Pie XII (cf. Le radio message à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de « *Rerum Novarum* ») mais émerge avec force sous le pontificat de ses successeurs.

Jean XXIII publiera « *Mater et Magistra* » en 1961 ainsi que « *Pacem in terris* » en 1963 où il invoque des meilleures relations entre pays développés et non et la paix entre nations.

Nous avons déjà évoqué la « *Gaudium et Spes* » (1965), un des documents majeurs du concile Vatican II auquel il faut ajouter « *Dignitatis Humanae* » (1965).

Paul VI publiera en 1967 la « *Populorum Progressio* » qui insiste sur le réel développement des peuples et de tout homme et tout l'homme. En 1971, il adressera une lettre apostolique au cardinal Roy, « *Pour une société humaine* » à l'occasion des 80 ans de la « *Rerum Novarum* ». La pape reviendra sur cette attention de l'Eglise à l'homme dans son homélie de clôture de l'Année Sainte (1975)⁹.

Jean-Paul II proposera une réflexion sur le travail dans la « *Laborem Exercens* » de 1981, 90 ans après « *Rerum Novarum* » et soulèvera la question du chômage. Dans la « *Sollicitudo Rei Socialis* » de 1987 il dénoncera l'aggravation de la fracture entre pays riches et pauvres et les structures de péché. Avec la « *Centesimus Annus* » (1991), après l'effondrement des principales dictatures communistes, Jean-Paul II dénoncera le capitalisme libéral.

Plus près de nous, le pape Benoît XVI, publie, en 2006, « *Deus caritas est* » et en 2009 « *Caritas in Veritate* » pour arriver à « *Laudato Si'* » du pape François.

Conclusion

L'Eglise a développé, à travers les époques, une doctrine sociale en se laissant interpeller, malgré des réticences, par les signes des temps. Tout au long de son histoire elle a été guidée par la charité qui s'est exprimée de multiples manières. Pendant longtemps elle a privilégié les œuvres de charité qui ont, encore aujourd'hui, tout leur sens. Aujourd'hui, face aux nouveaux problèmes de notre société et dont nous prenons conscience jour après jour, il nous est demandé d'avoir une respiration planétaire à laquelle nous invite « *Laudato Si'* ».

Lausanne, le 8 février 2016/MP

⁹ « La sagesse de l'amour fraternel, qui a caractérisé le cheminement historique de l'Eglise en s'épanouissant en vertu et œuvre qui sont à juste titre qualifiées de chrétiennes, explosera avec une nouvelle fécondité, dans le bonheur triomphant, dans une vie sociale régénératrice. Ce n'est pas la haine, ce n'est pas la lutte, ce n'est pas l'avarice qui seront sa dialectique, mais l'amour, l'amour générateur d'amour, l'amour de l'homme pour l'homme- Ce n'est pas quelque intérêt provisoire et équivoque qui l'inspirera ni une condescendance imprégnée d'amertume et d'ailleurs mal tolérée, mais l'amour même que nous te portons, à toi, ô Christ, découvert dans la souffrance et dans le besoin de notre semblable, quel qu'il soit ».